Sur la critique du constructivisme en communication

About Criticism of Constructivism in Communication

Roselyne Koren

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7110>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7110

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 203-211

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Roselyne Koren, « Sur la critique du constructivisme en communication », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7110> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7110>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

ROSELYNE KOREN

Université Bar-Ilan, Ramat-Gan

Korenr1@mail.biu.ac.il

SUR LA CRITIQUE DU CONSTRUCTIVISME EN COMMUNICATION

Résumé. — Les questions problématisées par Gilles Gauthier occupent également une place centrale dans les sciences du langage : celui-ci sert-il à informer, à décrire le réel tel quel ou ces buts sont-ils accessoires et/ou illusoires ? Le sens linguistique aurait essentiellement dans ce second cas une fonction argumentative ou cognitive ; il serait essentiellement un « mode de vie sociale » construit par les interactions verbales de l'énonciateur et de l'énonciataire. Gilles Gauthier voit dans le discours constructiviste un discours idéologique qui pense dans du déjà-pensé, mais la thèse de la construction qu'il considère lui-même comme une « évidence » est le résultat de travaux de recherche pluridisciplinaires convergents qui ont abouti à un accord et donc à l'établissement consensuel de ce fait. L'auteur évoquera brièvement ces travaux et tentera de démontrer qu'il est linguistiquement impossible de dissocier le « donné » et le « construit » ; il soutiendra qu'un fait médiatisé ne remplit véritablement sa fonction sociale que lorsque la description est intégrée dans un contexte et un débat qui ont les tenants et les aboutissants de l'événement pour enjeux. L'argument de Gilles Gauthier en faveur de la possibilité de dissocier la description médiatique « objective » de l'interprétation subjective n'aurait-il pas pour fondement une conception objectiviste du langage ?

Mots clés. — Constructivisme dans les sciences du langage, description journalistique « objective », pratiques discursives et enjeux de la construction du fait médiatique.

La lecture des critiques formulées par Gilles Gauthier (2003 : 185-198), dans *Questions de communication*, sur le « constructivisme en communication » ne peut laisser une linguiste indifférente. Les questions problématisées sont également cruciales dans le cas des sciences du langage et je vais tenter de contribuer au débat en évoquant des prises de position épistémologiques qui légitiment ou réfutent les thèses défendues par l'auteur. D'emblée, je tiens à préciser qu'il est clair, à mes yeux, que Gilles Gauthier n'a nullement l'intention de nier l'idée de construction verbale de l'information (cf., tout particulièrement, *ibid.* : 185 ; 186 ; 196 ; 197), qu'il souhaite « exclusivement », « affirmer la possibilité de décrire sans connoter » et ne fait pas de cette possibilité une « prescription », une injonction à « ne faire que des descriptions » journalistiques « parfaitement neutres » (*ibid.* : 193). Ce qu'il refuse, et je ne peux qu'abonder en son sens, c'est le dogmatisme doctrinaire du constructivisme et sa conception banale, « élémentaire » de l'idée de construction, qui neutralise la réflexion au lieu de la susciter (*ibid.* : 186-188), donne une représentation caricaturale de la thèse positiviste adverse au lieu de pratiquer des débats de fond scientifiques (*ibid.* : 197) et présuppose que « construction » implique *a priori* « manipulation » de l'opinion publique et « impuissance » de l'auditoire (*ibid.* : 187). Gilles Gauthier met en cause « une nébuleuse philosophique » (*ibid.* : 188) qui se contente de ressasser du déjà-pensé et nuit donc, paradoxalement, à une « juste connaissance » de la « construction en journalisme » en professant une doctrine constructiviste à visée « idéologique » (*ibid.* : 197-198).

Un réalisme modulé et donc modéré

D'abord, je voudrais rapprocher l'argumentaire de Gilles Gauthier de celui du linguiste Georges Kleiber (1997 : 9-40) dans un article de la revue *Langages*, intitulé « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? ». En effet, il me semble important de ne négliger aucune occasion de désigner les liens étroits qui devraient toujours exister entre les sciences du langage et celles de la communication. Georges Kleiber (1997 : 9) y problématise la question de l'engagement épistémologique du réaliste objectiviste et du sémanticien constructiviste en ces termes : « Que faut-il faire du réel en linguistique ? A-t-il une place ou non dans le domaine sémantique ? Questions redoutables auxquelles le terme d'*extra-linguistique* que l'on emploie souvent pour désigner ce réel fournit déjà une sorte de réponse, négative : le réel est *en dehors* du linguistique et n'a donc logiquement rien à faire *dans* les affaires du langage. D'un autre côté, si l'on accepte que parler c'est dire quelque chose, le réel est alors partie prenante dans le commerce linguistique, puisque c'est sur lui que s'exerce notre dire ».

Ce linguiste prend position, comme Gilles Gauthier, en faveur de ce qu'il nomme « une conception hétérogène du sens » ou encore « réalisme », « modulé et donc modéré ». Mais, contrairement à Gilles Gauthier qui semble croire en la possibilité

de dissocier la dimension descriptive ontologique de la langue de sa dimension évaluative, il pense les dimensions référentielles et « aréférentielles » du langage en termes d'interaction et de régulation. Il n'est ni « descriptiviste » ni « ascriptiviste » ; il ne partage pas le radicalisme de la théorie de l'argumentation dans la langue d'Oswald Ducrot, théorie selon laquelle la langue n'aurait pas une visée informationnelle référentielle, mais une visée essentiellement ascriptiviste et argumentative. Selon lui, le sens linguistique émergerait à la croisée des chemins où la dimension informationnelle inéluctable, liée au réel extra-linguistique, rencontre, légitime et informe la parole subjective et ses enjeux pragmatiques¹. « La sortie sur le réel » se trouve donc préparée « aussi bien par le sens référentiel que par le sens procédural ; dans les deux cas, on peut parler de mode de donation ou de mode de représentation du référent, la différence entre les deux étant que l'un donne le référent par description, alors que l'autre le donne en indiquant la ou les procédures à suivre pour le trouver » (*ibid.* : 37). Le « sens procédural » renvoie donc à la dimension subjective construite de la mise en mots du référent. De plus, ce type de réalisme intègre une composante pragmatique dans la mesure où il inclut l'adresse à un auditoire considéré comme actif et nécessairement coopératif. Cet auditoire participe à la construction du sens, ce qui va tout à fait dans le sens de la critique du présupposé constructiviste de la « crédulité » ou de l'« impuissance » (*ibid.* : 187) passives de l'auditoire des médias.

Critique du concept d'évidence

Cependant, il me faut rendre compte de quelques réserves qui ont trait au métadiscours de Gilles Gauthier sur le langage. À plusieurs reprises, il m'est arrivé de me demander si le terme de « réaliste » qu'il utilise pour qualifier ses prises de position théoriques ne pourrait pas être parfois qualifié, ponctuellement, d'objectiviste en dépit de toutes les précautions épistémologiques évoquées ci-dessus. Je n'ai nullement l'intention de prendre la défense du « constructivisme », entendu comme prise de position idéologique dogmatique qui exige un type d'adhésion inconditionnel, mais il me semble nécessaire de problématiser la critique du concept d'« évidence » de la construction. Le fait que la thèse de la construction de l'information soit présentée aujourd'hui par les « constructivistes » – mais aussi par la majeure partie des chercheurs en sciences humaines et sociales – comme un fait avéré, diffère à mes yeux du cas où on donne abusivement à une opinion les apparences du jugement de fait et où ce qui soude les défenseurs d'une thèse, c'est davantage l'exclusion et la diabolisation

¹ La question : « le sens référentiel informatif est-il essentiel ou secondaire par rapport au sens "procédural" ou "aréférentiel" » est l'objet, dans les sciences du langage, de controverses épistémologiques que je n'aborde pas dans cet article.

idéologiques de l'Autre que l'adhésion raisonnée, justifiée et rationnelle à un point de vue. À force d'argumenter contre le constructivisme tout en affirmant que personne de censé ne pourrait prétendre à l'inexistence de la construction de l'information, Gilles Gauthier diminue la visibilité d'une procédure sociale essentielle de l'établissement du fait : l'argumentation qui aboutit au consensus sur un objet controversé. Si l'idée de construction s'impose avec une telle force, c'est – entre autres raisons – grâce aux travaux de recherche convergents de théoriciens appartenant à des courants différents des sciences du langage et des sciences humaines et sociales. Autrement dit, le statut d'« évidence » est conforme, en l'occurrence, à ce que Gilles Gauthier attend d'une « juste connaissance de la construction » puisqu'il constitue l'aboutissement d'un réel travail de réflexion scientifique. Les « constructivistes » abondent donc dans le sens d'analyses validées par des recherches au-dessus de tout soupçon. L'argument de l'inexistence du réel extra-linguistique est certes inadmissible, mais il constitue une dérive liée à une question fondamentale : quelle est la spécificité du sens linguistique ? Si aucun linguiste, même Oswald Ducrot, ne nie le fait que le langage renvoie au réel extra-linguistique et transmet donc, de ce fait, accessoirement de l'information², nombreux sont ceux, de la sémantique de l'énonciation à la sémantique cognitive en passant par la linguistique pragmatique, qui considèrent que la visée majeure du langage n'est pas d'informer, mais de construire un mode de vie sociale, un espace intersubjectif d'interaction verbale ; nombreux sont ceux qui insistent aussi par ailleurs sur le pouvoir du langage de créer des entités fictives (cf. Searle, 1982), sur son aptitude à produire des effets de réel, à faire comme si l'auteur absent de son propre texte et la description "neutre" étaient des options parfaitement possibles. Gilles Gauthier (2003 : 197) aurait aimé que les constructivistes justifient leurs positions et les rendent plus scientifiques en citant des philosophes comme « Goodman, Putnam, von Foerster... », il me semble qu'il aurait également pu leur suggérer de consulter les travaux de référence de chercheurs en sciences du langage comme Émile Benveniste (conceptualisation de l'appareil formel de l'énonciation et de la subjectivité dans le langage), Oswald Ducrot (théorie de l'argumentation dans la langue), Catherine Fuchs et Bernard Victorri (construction cognitive de la scène d'énonciation³) ou d'analystes du discours médiatique comme

² Cf. O. Ducrot (1993 : 248) : « "Le discours est-il ou n'est-il pas informatif ?". Il l'est dès que l'on tente de se représenter ce qu'il dit de la réalité indépendamment du fait que cela a été dit à l'intérieur d'un discours. Ce qui est à coup sûr bien nécessaire pour vivre. Mais la recherche linguistique, telle que j'essaie de la mener, n'est pas plus que, selon Platon, la philosophie, destinée à faciliter la vie, et je voudrais faire abstraction, pour décrire la langue, de son interprétation informative ». Cf. également O. Ducrot (1999/2000 : 33) : « L'emploi informatif, qui n'est pas impossible, me semble pouvoir [...] être considéré comme un effet surajouté à l'effet argumentatif ».

³ Cf. B. Victorri, C. Fuchs (1996 : 200) : « Au cours de l'activité de parole se produit un processus cognitif très particulier, qui consiste pour le locuteur à essayer de construire un espace extérieur à lui-même, partageable par ses interlocuteurs, et dans lequel il donne à voir ce dont il parle comme une scène projetée devant eux. L'acte d'énonciation de base serait donc constitué d'au moins deux éléments : la description d'une scène et la donnée d'un point de vue sur cette scène, ce deuxième élément étant essentiel pour permettre le partage de la vision ».

Patrick Charaudeau (cf., entre autres travaux, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*) qui ont tous magistralement problématisé le fait que le langage est une forme médiatrice subjective qui construit et oriente les descriptions dont il est la condition de possibilité, le cadre et la matière. La scène d'énonciation est présentée dans ces travaux comme un lieu de rencontre où l'énonciateur et l'énonciataire partagent la responsabilité de la construction du sens et/ou de la « vérité civile » (Charaudeau, 1997 : 31). Certes, Gilles Gauthier (2003 : 187) évoque la contribution du langage à la problématique de la construction en ces termes : « L'idée élémentaire de construction en communication, dans ses diverses variantes, s'est imposée à la faveur de toutes sortes de travaux portant – entre autres objets – sur l'usage du langage, la formation de la réalité sociale, les conditions de production et d'exercice des pratiques de communication, ainsi que sur la mise en forme et la livraison de leurs produits. Ces travaux ont notamment établi que l'information journalistique procède d'une sélection, que la nouvelle ne coïncide pas avec le "fait" sur lequel elle est supposée porter; que le texte journalistique n'obéit pas aux seuls *diktats* du compte rendu, mais aussi aux règles du récit [...]. Or, fondamentalement, ces observations relèvent de l'évidence ou, du moins, s'imposent à une considération attentive ».

Mais, s'il est vrai que ces assertions ont aujourd'hui le statut d'« évidence » ou de « fait » entendu comme « objet d'accord », c'est parce que, notamment, il y a eu, auparavant, des linguistes et des analystes du discours médiatique pour établir et justifier ce qu'il considère ici comme des « truismes » et pour investir toute leur attention (alors et aujourd'hui encore), et un savoir acquis conformément aux règles du jeu scientifique, dans l'analyse détaillée et approfondie des pratiques discursives des médias⁴.

Critique de l'option de la description objective ontologique

Quant aux contre-exemples invoqués pour prouver qu'il est parfaitement possible de se contenter de décrire objectivement le réel extra-linguistique et donc de renoncer à l'« engagement connotatif ou évaluatif inévitable de l'usage du langage » (Gauthier : 193), ils m'inspirent les remarques suivantes : la connotation et l'évaluation ne dépendent pas uniquement de l'usage que l'on choisit de faire du langage, elles sont inhérentes à une partie extrêmement importante du lexique de la langue (e.g. l'ouvrage de C. Kerbrat-Orecchioni, 1980 : *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*) et de sa syntaxe (e.g. les travaux d'Oswald Ducrot sur

⁴ Cf., par exemple : les publications de : P. Charaudeau (1997) ; J.-M. Adam, M. Bonhomme, 1997 ; D. Maingueneau, 1998 ; *Semen*, 13 (Adam, Herman, Lugrin, 2000)... Une liste exhaustive serait trop longue.

« mais » et sur des connecteurs comme « car/parce que et puisque » ; l'option du langage « neutre », laconique, strictement descriptif est effectivement possible ; il n'y a pas d'« incompatibilité » « de principe » entre mise en mots et non-intervention apparente, description, recensement, mais les énoncés qui résultent de ce type de choix (la neutralité est aussi le fruit d'une décision) peuvent être subjectivisés⁵, entre autres, par le contexte⁶ qui les encadre, par le caractère poignant du référent décrit en termes laconiques ou par des pratiques discursives comme le rythme du texte ; en effet, celui-ci a le pouvoir de dire l'émotion sans aucun recours au lexique (une indication chiffrée répétée cesse fréquemment d'être strictement descriptive pour devenir argumentative). Gilles Gauthier considère que (1) « l'avalanche a fait dix morts et douze blessés » « décrit sans "éclairer" en positif ou en négatif », que (2) « Après une heure de délibération, le jury a conclu à la culpabilité de l'accusé » « narre des faits "sans rendre légitimes ou illégitimes les faits" », que (3) « Le Premier ministre a déclaré hier soir qu'il entendait aller jusqu'au bout de son mandat » « rapporte des propos "sans qualifier ou disqualifier" celui qui les tient » ; l'une des conditions de possibilité de ces commentaires est la décontextualisation des énoncés et le fait que Gilles Gauthier n'envisage, dans les trois cas, que l'option du jugement de valeur : il ne considère pas les contenus dramatiques ou poignants des trois exemples comme un mode d'adresse au lecteur (les énoncés qui contiennent des termes subjectifs affectifs n'ont pas le monopole de l'émotion ; celle-ci peut également être provoquée par la lecture d'un texte « lisse » et impersonnel). (1) (2) et (3) ne contiennent aucun terme axiologique, mais (1) réfère à un accident tragique et pathétique (affrontement mortel de l'homme et de la nature), peut-être est-ce, par ailleurs, un effet d'objectivité⁷ qui permet de déresponsabiliser les autorités chargées de la sécurité des skieurs... Il y a certes des indications chiffrées, information descriptive considérée par la *doxa* objectiviste comme le summum de la neutralité, mais « dix morts » « douze blessés » (je souligne) est à la fois un « fait brut » rapporté tel quel et une incitation à évaluer la gravité de l'accident⁸ ; quant à (2) : « Après une heure de délibération » peut renvoyer à une échelle de degrés de rapidité de la procédure de délibération, connue de tous, et constituer

⁵ Cf. à propos de la régulation de la subjectivité et de l'objectivité discursives et des textes subjectifs à apparences « lisses », laconiques et neutres, dans différents types de discours sociaux (écriture de presse comprise) : Semen, 17, 2004.

⁶ Cf. la citation d'O. Ducrot dans la note 2, ci-dessus.

⁷ « L'avalanche a fait dix morts » fait partie de ces énoncés structurés, selon G. Lakoff et M. Johnson (1980 : 35-36) par une « métaphore ontologique » du type « l'inflation nous accule à des mesures extrêmes », « l'inflation me déprime » ; ce genre d'énoncés comme d'ailleurs tous ceux qui créent l'illusion de la parole des faits (« une vérité apparaît », « ça m'interpelle ») contribue à donner à des prises de position subjectives les apparences du constat spéculaire. En l'occurrence, la langue crée les conditions de possibilité du masquage de la responsabilité politique.

⁸ « Dix morts », « douze blessés », c'est beaucoup... Cf. O. Ducrot (1999/2000 : 33), quant au commentaire des énoncés « combien coûte le kilo de bœuf ? 100 francs madame » : « 100 francs peuvent-ils être compris autrement que comme un point sur l'échelle du beaucoup ou sur l'échelle du peu ».

simultanément⁹ une notation descriptive et une évaluation axiologique implicite de la rapidité de la procédure. « Le jury a conclu » décrit un mode de raisonnement et de prise de position connu de tous, mais cette description est aussi un mode de validation de l'acte de parole (énonciation du verdict) puisque « conclure » implique et atteste que la condamnation résulte d'un raisonnement déductif rationnel énoncé par une instance institutionnelle. (3) est du discours rapporté dont le journaliste n'a donc pas à assumer la responsabilité, mais les paroles sélectionnées (le Premier ministre a-t-il employé le verbe « entendre » ou le choix de ce terme résulte-t-il de l'interprétation du journaliste ? Il est linguistiquement légitime de se demander ici qui parle) brossent un portrait flatteur (c'est un homme courageux) ou critique (le goût du pouvoir est plus fort que le sens de l'éthique) de l'homme politique qui ne veut pas démissionner : il faudrait replacer l'énoncé dans son contexte pour pouvoir trancher¹⁰. Par ailleurs, on peut se demander quelle est l'importance du rôle joué par ce genre d'énoncés, quant aux enjeux de l'information médiatique : transmettre les informations pertinentes qui permettront de juger en connaissance de cause, susciter la réflexion, préparer à l'action. Ce qui aurait pu être souligné, ce n'est pas seulement l'opposition entre le donné et le construit, la compatibilité et la nécessité du donné, mais leur interdépendance, leurs interactions et la régulation de ces interactions ; la part du donné et du construit peut en effet changer, entre autres facteurs, en fonction des contraintes inhérentes aux différents genres d'articles (reportage, éditorial, analyse, débat, portrait...). La « subordination » du donné au construit ou, selon Bernard Delforce cité par Gilles Gauthier (2003 : 195), des « faits » au « regard » subjectif risque d'aboutir selon lui à une marginalisation excessive de la réalité au point que « le journalisme semble commencer là où elle cesse d'être considérée ». Je ne considère pas ce type de conséquence comme une « fatalité » ni comme un effet pervers, mais comme un trait spécifique du concept de fait médiatique. Dire « Il y a eu dix morts et douze blessés » constitue le bilan qui rend compte de la réalité incontournable des faits, mais ce constat n'est, dans le contexte du discours journalistique, que le point de départ nécessaire de la socialisation, non moins nécessaire, de l'information. Par socialisation j'entends : débat autour des tenants et aboutissants de l'événement qui a causé ce bilan tragique et qui va permettre au lecteur citoyen de tirer les conclusions nécessaires à l'action. C'est le regard, l'interprétation du fait qui permettent d'éviter l'écueil dénoncé par l'hebdomadaire *Le Canard enchaîné* en ces termes : « Algérie : On compte les morts, les morts ne comptent plus » (31/01/2001). Le journalisme qui a pour fonction d'informer

⁹ Cf. à propos de l'articulation et de l'interaction du sens « descriptif » informatif et du « sens procédural » la citation de C. Fuchs et B. Victorri dans la note 3, et celle de G. Kleiber, dans le texte courant.

¹⁰ Autre exemple type de description qui relègue une procédure argumentative dans le non-dit : la description publicitaire. Le genre discursif incite ici à considérer l'énoncé descriptif comme un éloge du produit et une incitation à l'achat.

entendu comme construire des « vérités civiles », commence donc bien le plus souvent là où l'auteur de l'article problématise les causes et les effets de l'événement ; ce n'est pas encourir automatiquement le risque de basculer dans l'idéologie que de penser le rapport « donné » « construit » en termes de hiérarchie, d'interaction et de régulation.

Conclusion

Gilles Gauthier (*ibid.* : 189) argumente en faveur de la possibilité de l'information objective définie comme description, compte rendu, rapport, « "recension"¹¹ de l'actualité » par « un pur observateur » qui donne une image et une connaissance « fidèles à la réalité ». Ce type de fidélité est-il encore possible dans le cadre crucial du discours sur les tenants et les aboutissants de ces données, là où commencent l'interprétation et le débat sur les enjeux politiques et sociaux des faits médiatisés ? Peut-on vraiment dissocier de façon absolue le recensement de l'interprétation, la parole conventionnelle de la parole subjective ? Il me semble important de distinguer, dans le cas de l'information journalistique, entre une conception de l'objectivité « inatteignable » (*ibid.*) et même nuisible à une « juste » compréhension de l'événement médiatique et une conception plus appropriée. Par conception inatteignable, j'entends celle qui consiste à prétendre ou à présupposer que le journaliste peut faire abstraction de la nature de la langue, de la nature foncièrement indirecte et subjective de sa médiation et choisir délibérément l'option objectiviste de la mise en mots neutre, ontologique et transparente¹² ; il peut certes réguler le degré d'engagement de ses interventions, y réduire le plus possible la subjectivité inhérente à toute énonciation, mais il ne peut jamais l'annuler totalement. Le journaliste est alors réduit à croire, ou à faire croire, que la rhétorique des effets d'objectivité serait assimilable à l'objectivité absolue ou absence totale de prise de position, fidélité au réel extra-linguistique. L'objectivité, entendue comme impartialité, égale attention à toutes les thèses en présence, est parfaitement possible durant la période de l'investigation, mais elle perd sa pertinence au moment de trancher, de désigner le ou les points de vue les plus valides, ceux qui permettront au lecteur de comprendre l'événement¹³, de participer à la construction des « vérités civiles » et d'agir en connaissance de cause.

¹¹ La « recension » quantitative et laconique des victimes d'attentats terroristes ou de la canicule, en août 2003 en France, permet-elle vraiment une représentation « fidèle » de ces événements ? Cf. Koren, 2003, « Contribution à l'étude des enjeux de la rhétorique laconique : le cas des indications chiffrées ».

¹² Cf. au sujet du débat autour de la question de l'objectivité discursive de la presse écrite : Koren, 1993, 1996, 2004.

¹³ Cf. la citation de C. Fuchs et B. Victorri dans la note 3, à propos de l'importance, pour l'intercompréhension, de la construction du point de vue de l'énonciateur.

Références

- Adam J.-M., Bonhomme M., 1997, *L'argumentation publicitaire*, Paris, Nathan.
- Adam J.-M., Herman Th., Lugrin G., dirs, 2000, « Genres de la presse écrite et analyses de discours », *Semen*, 2, 13.
- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- Ducrot O., 1993, « Les topoï dans la "Théorie de l'argumentation dans la langue" », pp. 233-248, in : Plantin Chr., dir, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Éd. Kimé.
- 1999/2000, « La force des mots », *Sciences humaines Hors-série. Le langage. Origine, nature, diversité*, 29, pp. 32-33.
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- Kleiber G., 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages* 127, pp. 9-40.
- Koren R., 1993, « Perelman et l'objectivité discursive : le cas de l'écriture de presse en France », pp. 469-487, in : Haarscher G., dir, *Chaim Perelman et la pensée contemporaine*, Bruxelles, Éd. Bruylant.
- 1996, *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2003, « Contribution à l'étude des enjeux de la rhétorique laconique : le cas des indications chiffrées », *Topique*, 83, pp. 111-124.
- 2004, « Argumentation, enjeux et pratique de l'"engagement neutre" : le cas de l'écriture de presse », *Semen*, 17, pp. 19-40.
- Lakoff G., Johnson M., 1980, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. de l'américain par M. de Fornel et J.-J. Lecercle, Paris, Éd. de Minuit.
- Maingueneau D., 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- Searle J. R., 1982, « Le statut logique du discours de la fiction », pp. 101-119, *Sens et expression*, trad. de l'anglais par J. Proust, Paris, Éd. de Minuit.
- Victori B., Fuchs C., dirs, 1996, *La polysémie : construction dynamique du sens*, Paris, Éd. Hermès.